

Quelle belle réception ce fut celle du 4 juin 1931 ! L'Académie française et la Savoie, en la personne de M. Henry Bordeaux, accueillait la Poésie et la Bretagne que personnifiait l'auteur du *Bois dormant*. Tous les amis de Le Goffic étaient là, très heureux, très émus, un peu amusés aussi de retrouver sous l'habit d'académicien, l'épée au côté, celui qu'ils avaient vu rôder, un bâton ferré à la main, parmi les landes et les rochers de Trégastel, humant le vent, bravant l'embrun, ayant ceint sa vareuse et coiffé d'un suroit sa belle tête, énergique et douce, de loup de mer.

Hélas ! cette consécration enfin obtenue après tant d'années de labeur, Charles Le Goffic n'en aura pas joui longtemps. Il dort maintenant dans l'humble enclos où l'attendait sa chère Viviane, et nous ne pouvons que lui redire les vers, si douloureux et si tendres, si voilés et si lumineux, qu'il adressa un jour à sa bien-aimée petite morte :

*La mer de Trégor, féerie éternelle,
Dont tu caressais les yeux chaque été !
Ici tu seras encor tout près d'elle,
Près d'elle, mon cœur, pour l'éternité...*

Fils d'un libraire de Lannion, Charles Le Goffic était né, le 14 juillet 1863, parmi les livres et avait grandi dans le culte des lettres. Agrégé de bonne heure, il fut professeur à Gap, Evreux, Nevers et au Havre, où il écrivit *la Payse*, roman d'une Bretonne happée par la grande ville, qui n'a pas quitté seulement son costume, mais tout le passé des siens, leur cœur, leur sang, leur race. Venu à Paris, mêlé à tout le mouvement littéraire, président de la Société des Gens de lettres, il garda une âme intacte sur qui le siècle n'avait pas de prise. Vivant parmi ses meubles bretons, ses traditions bretonnes, après quarante ans de Paris il ne s'était guère éloigné de la gare Montparnasse où il avait un matin débarqué, et qui, avec ses filles en coiffe et ses marins, sent toujours un peu la Bretagne.

Son œuvre en prose est importante : romans, critique, souvenirs, essais divers et théâtre. Récemment encore quatre actes, joués à Monte Carlo, faisaient passer sur la Côte d'Azur un peu d'atmosphère bretonne. De tous ses ouvrages, les plus connus sont *Dixmule* et *Steenstraete*, où un puissant historien, avec la sobriété d'un Tacite, retrace l'héroïque épopée des fusiliers marins.

Mais, bien que son œuvre en vers soit beaucoup moins considérable, Charles Le Goffic survivra surtout comme poète. A la fois très simple et très artiste, il avait le souci du mot et de la rime justes. Méprisant les bretonneries faciles de carte postale, les *fieu*, les *gas*, les *Armor*, il savait, à la manière parnassienne, donner du pittoresque et de la précision à ses vers en y enchâssant des noms propres de personnages et de villes. La Bretagne lui en offrit tout un choix, encore inemployé, dont il fit un merveilleux usage.

Parnassien par l'exécution, par le *fini*, il s'apparentait aux symbolistes par son goût du vague et de l'indéterminé. Une province où l'homme, presque toujours marin, passe ses nuits entre le ciel et l'eau est fatalement la patrie de la foi et de la superstition. La Bretagne est la contrée bénie du surnaturel. C'est le pays des vastes grèves,



Charles Le Goffic.

Phot. Nadar.

des forêts profondes et des mers brumeuses que l'imagination populaire peupla toujours de fées et de morganes. Le Goffic vivait naturellement dans le rêve et la légende. En strophes exactes, il évoque des paysages vaporeux, et ses petits octosyllabes éveillent en nous de longues résonances parce qu'ils disent le mystère éternel des choses. Son art fut de recueillir en vers impeccables l'âme éparse dans les *gwerzes* et les *sônes* du Trégor et de Cornouaille. Des poèmes comme *Bouquet*, *Là-Bas*, *Chanson paimpolaise* ont conservé un accent de folklore tout en possédant cette facture parfaite qui leur assure une place dans toutes les anthologies et dans toutes nos mémoires.

Charles Le Goffic a beaucoup écrit, mais, après avoir débuté par *Amour breton*, il publiait ces jours-ci ses *Poésies complètes*, enrichies de nouveaux poèmes. Il a beaucoup voyagé, pour ses livres et pour ses conférences, mais il est mort, le 11 février, à Lannion où il était né. Ainsi la Poésie et la Bretagne enveloppent toute sa vie et toute son œuvre.

ANDRÉ DUMAS.

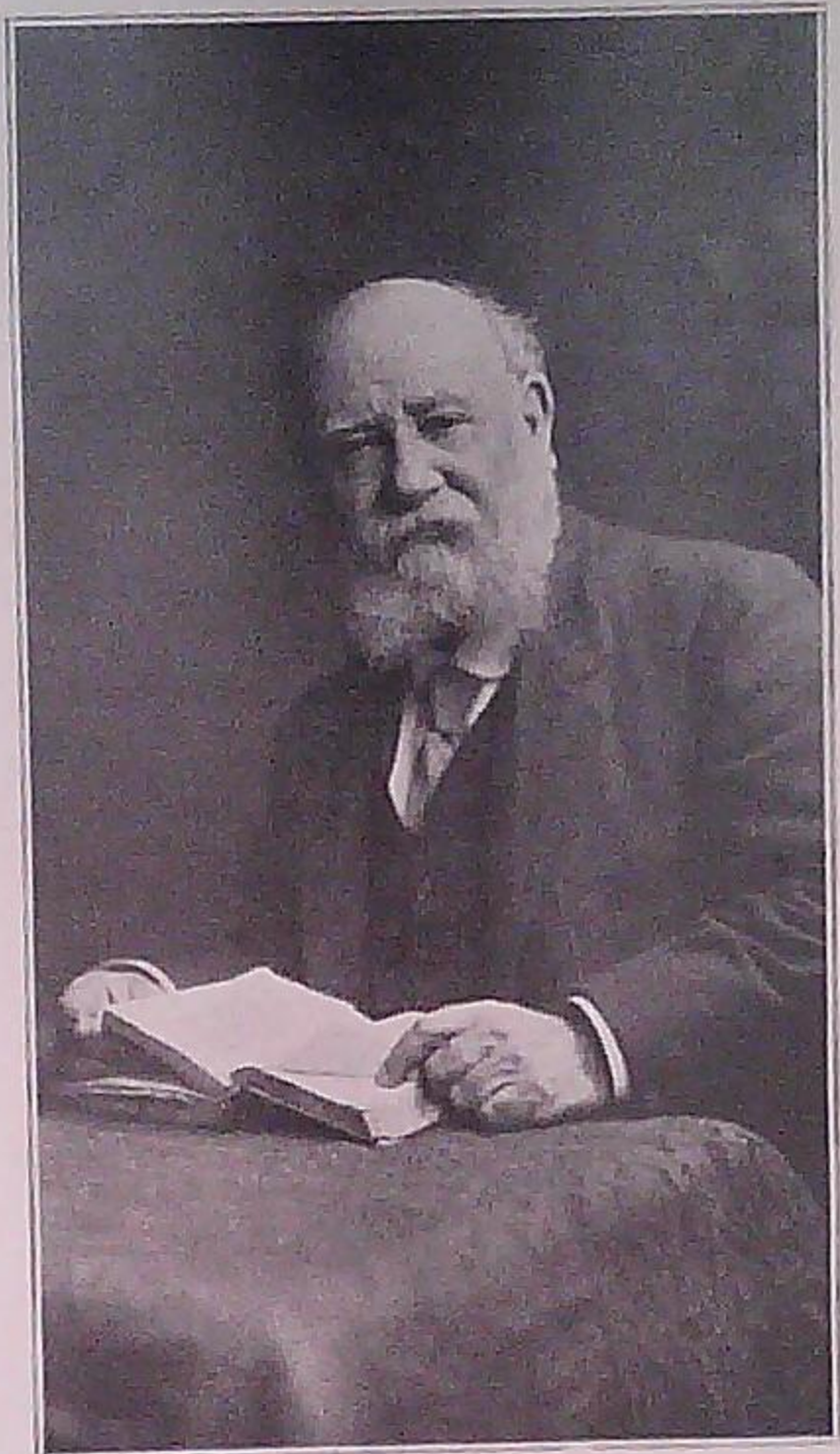
UN TEMPLE A SAUVER DES EAUX

Nous avons, dans le numéro du 6 février, montré une curieuse photographie de l'île de Philæ, avec ses temples et notamment ce chef-d'œuvre qu'est le kiosque de Trajan, telle qu'elle apparaissait, dans l'antiquité, émergeant au milieu du Nil ; mais, périodiquement, le barrage d'Assouan retenant les eaux, le fleuve monte jusqu'aux chapiteaux qui semblent fleurir sur la nappe liquide comme des calices de lotus géants.

Un nouveau relèvement des barrages, nous l'indiquions aussi, menace plus encore ces ruines magnifiques. Nous pouvons préciser aujourd'hui que ce relèvement, de 9 mètres, submergera à jamais et détruira rapidement cette merveille de l'époque pharaonique.

Mais notre confrère M. Gabriel Boissy, rédacteur en chef de *Comœdia*, dont on n'est plus à compter les initiatives heureuses, en son nom et au nom de son collaborateur M. Gaston Poulain, attaché aux musées nationaux, a proposé au récent congrès de la presse latine, et fait adopter, le vœu qu'une intervention énergique et continue soit faite auprès des autorités intéressées pour que tout ou partie des temples de Philæ soit ou bien exhausé sur place ou bien transporté et reconstruit dans l'île voisine d'Eléphantine, et que, plus particulièrement, l'Institut international de coopération intellectuelle, qui a déjà pris la défense de Philæ, soit prié d'organiser l'action nécessaire et de provoquer des concours.

On ne peut que souhaiter que ce vœu soit promptement réalisé.



Charles Le Goffic.

Phot. Nadar.